



TOD ROBBINS

freaks

PRÉFACE DE XAVIER LEGRAND-FERRONNIÈRE
TRADUCTION D'ANNE-SYLVIE HOMASSEL

LA PETITE COLLECTION DES ÉDITIONS DU SONNEUR



© Les Éditions du Sonneur, 2023

ISBN : 978-2-37385-288-2

Dépôt légal : août 2023

Conception graphique : Sandrine Duvillier

Titre original : *Spurs*, publié pour la première fois en 1923
dans le *Munsey's Magazine*

Ouvrage publié avec le concours de la Région Île-de-France.



Les Éditions du Sonneur
www.editionsdusonneur.com

TOD ROBBINS

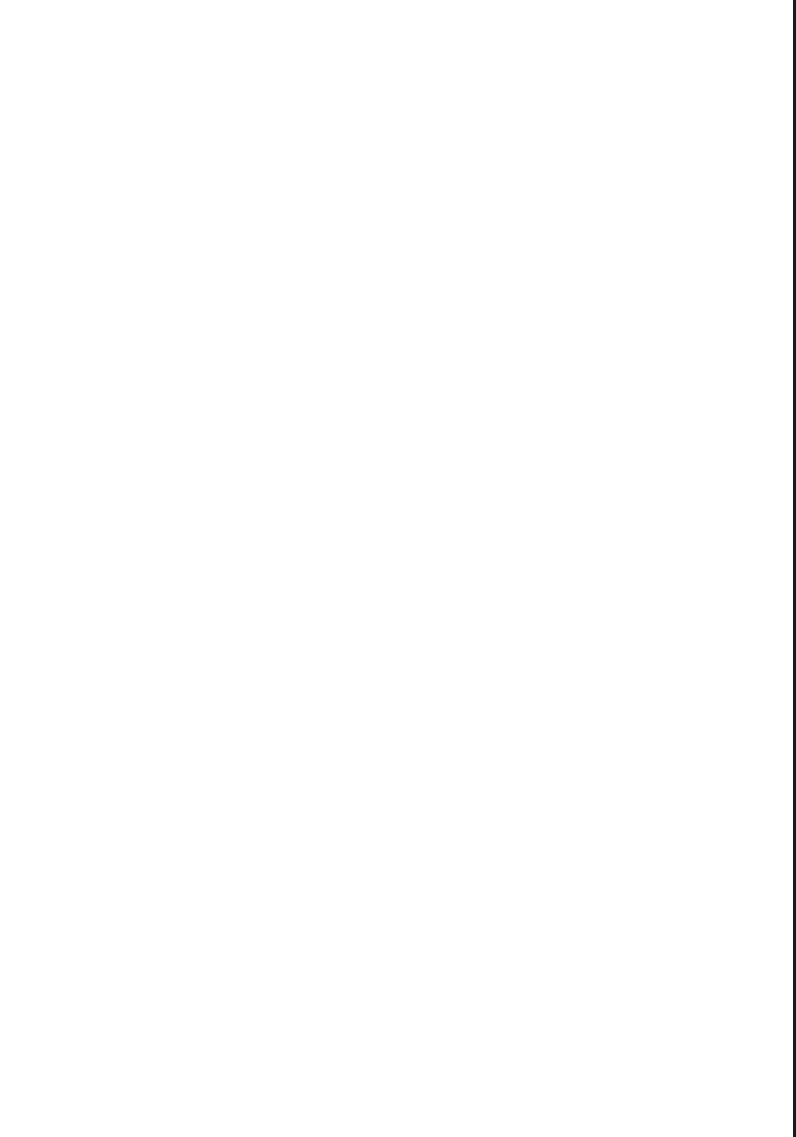
freaks

Traduction de l'anglais (États-Unis)

par Anne-Sylvie Homassel

Préface de Xavier Legrand-Ferrière





PRÉFACE



LA LISTE EST LONGUE des classiques de la littérature fantastique ou d'horreur qui ont alimenté l'usine à « cauchemars » hollywoodienne du début des années 1930 jusqu'aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale. Les succès publics de Dracula et de Frankenstein, tous deux portés à l'écran en 1931, ont consacré un genre déjà sollicité avant l'apparition du parlant. De moindre notoriété que Bram Stoker ou Mary Shelley, de nombreux romanciers, dramaturges ou nouvellistes ont également été associés à l'essor du cinéma de genre. Tod Robbins est de ces auteurs méconnus. Sa nouvelle Freaks (Spurs en anglais, soit, littéralement, Les Éperons, 1923) fut à l'origine de l'une des œuvres les plus remarqua-

bles – et les plus controversées – de l'histoire du cinéma, le Freaks (1932) de Tod Browning.

Clarence Aaron Robbins (le surnom de Tod le suivra dès l'université) est né à Brooklyn le 25 juin 1888. Issu d'une riche famille new-yorkaise, il fréquente les meilleurs établissements. Ses années de formation sont l'occasion de se forger une stature d'athlète et, selon ses propres dires, de « s'intéresser à l'écriture sans craindre le ridicule ». Du fait de sa haute position sociale, Tod Robbins, qui ne se destine à aucune carrière, se contente de gérer la fortune héritée de son grand-père en 1904. En 1909, il fait la joie des gazettes mondaines en épousant précipitamment une jeune femme de Long Island, Edith Norman Hyde (première Miss Amérique en 1919), avec laquelle il aura deux enfants. Cette union sera de courte durée : ils divorceront en 1914. Entre-temps, Robbins se lance dans l'écriture : un court roman, Mysterious Martin, paraît en 1912 (il sera republié

plusieurs fois sous différents titres en des versions remaniées). On y trouve déjà les ferments d'un imaginaire grotesque qui s'affranchit allègrement des limites du bon goût : l'histoire est celle de Burgess Martin, auteur d'un livre contenant des scènes de meurtre tellement réalistes que ceux qui les lisent sont conduits à commettre des crimes. L'ouvrage s'achève sur la préparation du suicide de l'auteur, qui souhaite en décrire fidèlement les sensations. Cette curiosité est suivie d'un roman allégorique (The Spirit of the Town, 1912), puis d'un recueil de poésies (The Scales of Justice, 1915). Entre-temps, à la fin de 1914, Robbins se remarie avec une jeune héritière de la haute société bostonienne, Lilian Ames Chatham. 1917 est une année décisive pour Robbins : ses premières nouvelles paraissent dans des magazines tels que Parisienne, All-Story Weekly, The Smart Set (à partir de 1918). C'est dans le second qu'est publié en 1917 The Unholy Three (édité en volume la même année

et traduit en français en 1932 sous le titre Le Club des trois). Le roman est adapté avec succès par Tod Browning en 1925 avec Lon Chaney, et par Jack Conway une nouvelle fois en 1930 avec le même Chaney, dont ce sera le dernier film. En 1919, Robbins donne plusieurs récits extravagants au Thrill Book. Son dernier roman « américain », Red of Surley, paraît en 1919. L'année suivante, Silent, White and Beautiful rassemble quelques-uns de ses meilleurs récits. D'autres nouvelles paraîtront épisodiquement dans le Physical Culture Magazine, le Munsey's Magazine (qui publie Freaks en février 1923), le Everybody's Magazine, The Forum, le Mystery Magazine (qui publie ses dernières nouvelles en mars et octobre 1926).

Après un deuxième divorce au début des années 1920, il se marie une troisième fois et, francophile averti, s'installe sur la Riviera française. Sa carrière littéraire connaît alors un long moment de léthargie. C'est en Angleterre qu'il

trouve de nouveaux éditeurs: quelques-unes de ses meilleures nouvelles sont rééditées en 1926 en volume, sous le titre Who Wants a Green Bottle? Le recueil, qui inclut Freaks, sera publié en France chez Jean Vigneau sous le titre Une bouteille verte, en 1943 (à noter que cette édition omet très curieusement Freaks). En 1929, paraît In the Shadow, recueil à tonalité morbide composé de huit nouvelles interdépendantes.

Robbins divorce une nouvelle fois en 1933, se remarie en 1934 avec la joueuse de tennis Nelly Adamson. Sa vie mondaine et plaisante d'Américain sur la Côte d'Azur sera interrompue par la guerre. Resté en France, il est arrêté et emprisonné par les Allemands, épisode encore enveloppé de mystère.

Deux ans avant son décès à Saint-Jean-Cap-Ferrat le 10 mai 1949, paraît chez un éditeur monégasque, sans doute à compte d'auteur, sa dernière extravagance: Close their Eyes Ten-

derly. *Un autre titre annoncé à la même période,
To Hell and Home Again, ne verra jamais le jour.
Atypique, insaisissable, Tod Robbins n'a pas
fini d'intriguer les amateurs d'étrangeté.*

XAVIER LEGRAND-FERRONNIÈRE

FREAKS





JACQUES COURBÉ ÉTAIT UN ROMANTIQUE. Soixante et onze centimètres seulement séparaient la plante de ses pieds minuscules du sommet de son crâne. Et cependant, parfois, lorsqu'il pénétrait dans l'arène sur son noble destrier, Saint Eustache, il avait l'impression d'être un valeureux chevalier de jadis s'en allant mener bataille pour la dame de ses pensées.

Peu importait que Saint Eustache n'eût rien du noble destrier, hormis dans l'esprit de son maître – ni même du poney : c'était un gros chien de race indistincte, doté du long museau et des oreilles droites du loup. Peu importait

que l'entrée en piste de monsieur Courbé fût invariablement saluée par des rires moqueurs et des lancers de peaux de banane et d'orange. Peu importait que la dame de ses pensées n'existât point et que ses hauts faits se bornassent à la stricte imitation des écuyères qui l'avaient précédé. Détails sans importance pour ce tout petit homme qui vivait dans ses rêves et préférait fermer ses yeux en boutons de bottine aux tristes réalités de l'existence.

Le nain n'avait pas d'amis parmi les autres phénomènes du cirque Copo. Ces derniers le trouvaient égoïste et renfermé ; lui méprisait leur allégeance à la réalité des choses. L'imagination était l'armure qui le gardait des regards curieux d'un monde insistant et cruel, du fouet cinglant du ridicule, des projections de peaux de banane et d'orange. Sans ce bouclier, il se fût étioilé, il eût péri. Mais ces autres ? Ah, pas d'armure pour eux, tout juste le cuir épais qui leur servait de peau ! La porte qui menait au

royaume de l'imagination leur était fermée à double tour ; bien qu'ils n'eussent aucune envie de l'ouvrir, bien que les richesses de ce monde-là ne leur manquassent pas, ils n'éprouvaient que méfiance et ressentiment pour tous ceux qui en possédaient la clef. Or il advint qu'après d'innombrables et humiliantes cavalcades dans l'arène, que ne rendaient supportables que les rêves, l'amour fit son entrée sous le chapiteau et se signala d'un geste impérieux à monsieur Jacques Courbé. En un clin d'œil, le nain fut submergé par une vague de passion, sauvage et tumultueuse.

Mademoiselle Jeanne Marie était une écuyère de cirque que rien n'effrayait. La première soirée qu'elle parut sur la piste, exécutant sur le dos puissant de sa vieille jument, Sappho, toute une série de brillantes pirouettes, le cœur minuscule de monsieur Jacques Courbé cessa un instant de battre. Grande femme blonde à la stature d'amazone, elle avait des yeux ronds

d'un bleu tendre qui ne révélaiient rien de son âme de paysanne avaricieuse, les lèvres carmin, les joues presque aussi rouges, de grandes dents blanches qu'elle montrait constamment en un sourire étincelant et des mains si énormes que ses poings serrés étaient deux fois gros comme la tête du nain.

Son partenaire de scène était Simon Lafleur, le Roméo du chapiteau, jeune colosse basané au regard noir et insolent, à la chevelure aussi luisante de graisse que le dos de Solon, l'otarie apprivoisée.

À compter de cette première apparition, monsieur Jacques Courbé aima mademoiselle Jeanne Marie. Son corps chétif se convulsait de désir, des pieds à la tête. Les charmes plantureux de l'écuyère, généreusement mis en valeur par ses collants et ses sequins, empourpraient le nain et lui faisaient baisser les yeux. Les privautés qu'elle accordait à Simon Lafleur, les frottements acrobatiques de leurs deux corps

lui faisaient bouillir le sang. Attendant d'entrer en scène, à califourchon sur Saint Eustache, il grinçait des dents, torturé par une rage impuisante devant ce spectacle : debout sur le dos de Sappho qui galopait autour de la piste, le fier Simon, en une étreinte extatique, serrait dans ses bras mademoiselle Jeanne Marie, laquelle levait très haut l'une de ses jambes, superbe et scintillante.

– Le chien ! grondait alors monsieur Jacques Courbé. Un de ces jours, je lui apprendrai à se tenir, à ce grossier garçon d'écurie. *Ma foi**, oui, j'irai lui froter les oreilles !

Saint Eustache ne partageait nullement les sentiments de son maître pour mademoiselle Jeanne Marie. Dès le début, il lui manifesta une franche détestation, grondant sur le passage de l'écuyère, retroussant féroce ment ses babin es et dévoilant ses crocs acérés. Maigre con-

* Toutes les expressions en italique figurent en français dans le texte d'origine (note de la traductrice).

solution pour le nain que de constater que le chien réagissait avec encore plus de hargne à la présence de Simon Lafleur. Monsieur Jacques Courbé souffrait de constater que son noble destrier, son seul ami, son compagnon de couche, n'éprouvait pas pour la splendide géante qui risquait sa vie tous les soirs devant la populace ébahie le même amour, la même admiration que lui. Parfois, lorsqu'ils étaient seuls, le nain reprochait sa grossièreté au chien.

– Chien du démon, piaillait-il. Pourquoi ne peux-tu t'empêcher de gronder et de retrousser tes vilaines babines lorsque l'adorable Jeanne Marie condescend à te remarquer? N'as-tu pas un cœur sous cette rêche fourrure? Vil cabot, c'est un ange que cette femme, et tu lui montres les dents! As-tu donc oublié que je t'ai trouvé dans un caniveau parisien alors que tu n'étais qu'un chiot affamé? Et tu oses aujourd'hui menacer ma princesse? Espèce de grand cochon poilu! Ingrat!